



## Le chant envoûtant de “La Sirène d’Isé”

Lyrrique et talentueux, Hubert Haddad convie le lecteur dans les pas de Malgorne, enfant noyé de solitude.

★★★ **La sirène d’Isé** Roman De Hubert Haddad, éditions Zulma, 176 pp. Prix 17,50 €, version numérique, 12,99 €

Lugubre et isolé, abandonné par la majorité de ses pensionnaires et fouetté par les vents de la sauvage baie d’Umwelt, le domaine des Descenderies, ancien sanatorium pour poitrinaires – cette peste blanche qui frappait les plus démunis, les ouvriers, leurs enfants, et les esseulés – fut ensuite reconverti en institut psychiatrique, où séjournèrent de nombreuses hystériques ou autres malades mentaux.

L’hiver polaire transformait parfois la falaise en banquise. La lande devenait alors impraticable, et plus personne ne s’aventurait pour une visite à l’institut, coupé du monde. Celui-ci connut une vague de suicides, du haut de ses falaises, et fut administrativement fermé en raison des maltraitances imposées à ses pensionnaires par l’aliéniste Riwald, qui considérait que faire frôler la mort aux malades souffrant d’asthénie pourrait provoquer un choc salutaire.

Ne vivent donc plus dans le bâtiment abandonné, de facture Art nouveau nordique, que la jalouse Sigrid, et surtout Malgorne, l’enfant sourd et muet de la fragile Leeloo. La belle fascinait le D<sup>r</sup> Riwald, qui n’hésita pas à l’interner, jusqu’à sa mystérieuse disparition.

### Une intense sensation de perte

Le redoutable docteur Riwald, barricadé dans ses bureaux, organise, lui, sa défense, et observe, de sa fenêtre, les allées et venues de Malgorne, marqué par “une intense sensation de perte”, qui lui rappelle toujours Leeloo, fille du vent et de la mer.

Décor énigmatique du nouveau roman, court, dense, exigeant et lyrique, de Hubert Haddad, le domaine des Descenderies dote d’emblée *La Sirène d’Isé* d’un parfum de mystère. À l’image du labyrinthe voisin de mélèzes, pins, ifs et cyprès, imaginé par le D<sup>r</sup> Riwald, persuadé que se perdre dans cette sylve de résineux façonnée en savant dédale aiderait les patients à ne plus s’égarer dans leurs pensées.

Peu à peu, Malgorne, emmuré dans un silence qui “s’enfoncé comme un baïllon à l’intérieur du crâne”, s’y promène, y travaille aux côtés du vieil arboriste, s’y émancipe, tout en restant inaccessible et inquiétant.

Il ne se passe donc rien, ou si peu de choses, au vaste complexe des Descenderies, dominé par la nature, à laquelle l’écrivain rend un perpétuel hommage. Jusqu’au jour où échoue sur la plage, profitant de la marée, une créature étonnante, à mi-chemin entre le mammifère aquatique et la sirène, qui retiendra l’attention des pêcheurs, de photographes, et de la jolie Peirdre, l’orpheline du sémaphore, dont l’apparition donnera à Malgorne la force de prononcer, ou plutôt d’articuler, dans une sorte de rôle, une salutation qui surprendra la jeune fille.

### Envoûtant

Peu à peu, plusieurs destins se croisent, en cette terre isolée et lointaine, abandonnée à la solitude et au remords des hommes, tel celui du père de Peirdre, le commandant Owen, qui croise au large son transporteur de brut.

Plus que le récit, c’est l’écriture qui envoûte le lecteur grâce à la plume érudite, poétique et nuancée de Hubert Haddad (*Palestine*, Zulma 2007, prix Renaudot Poche et prix des Cinq continents). Chaque page, chaque phrase est un voyage littéraire, porté par une légende, soufflé par une métaphore ou des mots choisis, d’une rare, riche et précieuse précision, qui mène aux confins du fantastique, tout en décrivant avec réalisme la lande, son sable détrempé de jusant, un château aux murailles brunies de varech et les derniers brisants crevant les flots. Avec, en sourdine, l’esquisse de drames humains, à peine évoqués, mais non moins troublants.

Laurence Bertels



Isolé et fouetté par les vents, tel est le théâtre du nouveau roman de Hubert Haddad.





## Lire

# Les vertiges de la fabulation

Le nouveau roman de Jean-Marie Blas de Roblès brille d'humour et d'intelligence.



★★★★ Ce qu'ici-bas nous sommes De Jean-Marie Blas de Roblès, éditions Zulma, 288 pp., Prix env. 20 €, version numérique 12,99 €

Où se loge la réalité? Où se dissimule la fiction? Qui peut jurer de ne pas inventer ses souvenirs? De ne pas les tordre ou les grandir à l'envi? Quel marin, quel alpiniste, quel expéditeur n'a-t-il, plusieurs fois dans une même vie, passé le Cap Horn, franchi l'Everest, traversé l'Amazonie? Inutile, donc, de jeter la

Pierre à ce cher Augustin Harbour, troublé par un mal plus courant que le croient les médecins et lisons ses carnets farfelus pour mieux se perdre dans les méandres du doute et de l'inconscient, jusqu'au lâcher-prise final. Grâce auquel l'on pourra enfin comprendre l'incompréhensible et trouver, dans la complexité, une réelle limpidité. Il aura suffi pour cela de

réapprendre à regarder.

Réfugié dans une clinique de luxe, au Chili, sur les rives du lac Calafquén, dont il narre le quotidien, Harbour consigne ses souvenirs, croquis explicites à l'appui, dans des petits cahiers qui, à la manière d'une analyse, lui deviennent indispensables. Comme si le fait de raconter et revivre ce voyage, effectué quarante ans plus tôt dans le Sud libyen, dont la moiteur lui fit peut-être parfois perdre la raison, pouvait contribuer à sauver son âme.

### Tabous

Entre Thomas Mann et Buffon, *La Montagne magique* et *Histoire naturelle*, les *Contes de Mille et Une Nuits* et le récit anthropologique, *Ce qu'ici-bas nous sommes*, nouveau roman de Jean-Marie Blas de Roblès (*Là où les tigres sont chez eux*, prix Médicis 2008 et Prix du jury Jean Giono) désarçonne avant de réjouir.

Le narrateur nous emmène au cœur de cette expédition, à la découverte de l'habitat et des clans de l'oasis de Zindan, dont les coutumes et habitudes alimentaires, telles l'anthropophagie, sont nourries de tabous.

Des rites funéraires à l'éducation

des enfants, s'ouvre un monde nouveau qui conduit, entre autres, au clan des Amazones. Mais aussi à l'amnésie contagieuse et surtout à la rencontre avec le dieu Hadj Hassan et son envoûtante vestale, Marushka Matlich, dont le narrateur observe les ébats d'un regard indiscret. Il finit par s'immiscer entre eux pour une nuit enfiévrée et fantasmagorique, avec la favorite du tout-puissant. Un sacrilège qui risque d'entraîner un véritablement effondrement...

### La bombe cubaine et Alexandre Dumas

Le récit alterne entre le passé et le présent, les souvenirs de Zindan et la vie domestique à la clinique, avec ses nouvelles venues telles la belle Dolorès, qui ne cherche plus à cacher ses trente-deux ans, mais dont la lassitude feinte et les robes de strass rappellent, à qui voudrait l'ignorer, qu'elle est Dolorès Adios Los Fierres, "la bombe cubaine, cette actrice au nom ronflant que les théâtres de La Havane, puis les studios de cinéma s'étaient arrachés pendant dix ans..."

Dolorès Adios Los Fierres, qui n'est autre, précise l'auteur, que le pseudonyme de Adah Isaacs Menken, célèbre danseuse, écuyère, tragé-

dienne, femme de lettres américaine, qui défraya la chronique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment pour ses relations amoureuses avec Alexandre Dumas et Charles Blondin.

On retrouve aussi, entre les lignes, l'historien de l'art Aby Warburg, le danseur étoile Vaslav Nijinski et l'expressionniste allemand Ernst Ludwig Kirchner.

### À propos des tatouages

Critique vis-à-vis des tatouages actuels, juste destinés à "afficher ce que nous voulons être mais que nous ne deviendrons jamais", contrairement à ceux de sociétés anciennes, pour qui cette métaphorisation irriguée en profondeur l'omniprésence du passé, le narrateur questionne le double et la vallée de l'étrangeté. Quand il n'était pas son récit de conversations légères entre pensionnaires.

Vertigineux, érudit et abyssal, ce nouvel opus brille d'humour et d'intelligence. Flirtant sans cesse avec le second degré, Augustin Harbour finit par se moquer de lui-même et livrer les clés de l'énigme pour offrir une autre lecture au roman. Au point de susciter l'envie de relire à leur lumière les deux cent septante pages d'un livre-objet agrémenté des croquis de l'auteur, qui semble maîtriser le crayon avec autant d'aisance que la plume. Rigueur et virtuosité s'y rejoignent allégrement.

Laurence Bertels



Jean-Marie Blas de Roblès

PHILIPPE PATRAS



## EN BREF

★★★ **Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer** Roman De Dany Laferrière, éditions Zulma, 183 pp. Prix env.17,50 €.

Délice d'insolence, le premier roman de Dany Laferrière, *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, reparait en édition collector pour son trente-cinquième anniversaire et garde toute sa verve. On y décèle déjà les passions de l'auteur médiatique, de son amour du jazz à son admiration pour Hemingway et Chester Himes, en passant par la sieste. Depuis la sortie remarquée de ce premier roman, l'écrivain haïtien, exilé au Canada, a fait son entrée à l'Académie française et poursuivi une carrière féconde, dont il nous livre les secrets dans le *Journal d'un écrivain en pyjama*. Autant de raisons de (re)lire ce premier opus qu'il résume lui-même dans le roman avec l'humour qui le caractérise : "C'est, brièvement, l'histoire de deux jeunes Noirs qui passent un été chaud à draguer les filles et à se plaindre. L'un est amoureux de jazz et l'autre de littérature...". Le tout raconté avec le talent qu'on imagine. **L.B.**

